LE PATRIOTE FABULISTE,

OU

FABLES

ADRESSÉES

AU CLUB PATRIOTIQUE DE MARSEILLE;

Suivies d'une Épitre à la Poſtérité.

A MARSEILLE,

De l'Imprimerie de P. A. FAVET, Imprimeur du Roi & de la Ville, rue du Pavillon.

M. DCC. XC.

TABLE.

L'Avorton,	Page 5.
Le Gland & le Grain de Bled,	6.
La Lame d'Epée & le Soc de la charrue,	8.
Le Scorpion,	9.
Les Pigeons domestiques & les Pigeons sauvages,	10.
Le Méchanicien & la Piece de Méchanique,	13.
La Mer & les Fleuves,	14.
Les deux Serins,	17.
Épitre à la Postérité,	18.

AU CLUB PATRIOTIQUE
DE MARSEILLE.

Temple cher à mon cœur; Temple où la Liberté
Rassemble des mortels qu'unit l'égalité,
Où la sainte amitié, l'amour de la Patrie,
Arment des défenseurs contre la tyrannie,
J'osé sur tes autels faire entendre ma voix,
Et de ton culte auguste interrompre les loix.
Souris à mes essais, excuse un badinage;
Le respect le plus pur a dicté mon hommage:
Par des fables on peut égayer les travaux
Du zélé Patriote, & du plus grand Héros.
Pour parvenir au but où ma verve m'entraîne;
En défigurant l'art de Phédre & Lafontaine,
Je n'ai point oublié que dans ce temple admis;
J'aurai dans mes lecteurs, des freres, des amis.

RECUEIL DE FABLES.

FABLE PREMIERE.

L'Avorton & la Mort.

UN Avorton, plus fier qu'on ne le penſe,
Diſoit, en ſe plaignant bien fort,
Qu'on mépriſoit ſon exiſtence ;
Il adreſſoit ſon diſcours à la mort.
Il ajoutoit : Déeſſe ſouveraine,
Vous maîtriſez la race humaine,
Vous enchaînez ſous vos ſéveres loix
Les Laboureurs comme les plus grands Rois ;
C'eſt mal à vous, je dois enfin le dire,

De me fermer méchamment votre empire.
La mort répond : je ris de ton courroux ;
De cet honneur dont tu parois jaloux,
Tu n'es pas digne ; il falloit vivre,
Et j'aurois pu m'occuper de ton ſort.

Dans l'Avorton je vois mon livre.
Serai je digne de la mort ?
J'en appelle au critique, & s'il daigne m'inſtruire ;
J'aurai vécu ; cela doit me ſuffire.

FABLE II.

Le Gland & le Grain de Bled.

UN Gland, un Grain de bled occupoient une place
Dans le coin d'un grenier.
La dent de la Souris & la main du Fermier
A tous les deux avoient fait grace.
Le Grain de bled, modeſte & ſans façon ;
Cherchoit avec le Gland à lier connoiſſance.
L'autre affectoit des airs, un certain ton ;
Bref, il tranchoit de l'homme d'importance.
Quoi ! de l'orgueil, dira-t-on, dans un gland !

Qui n'en a pas dans le ſiècle où nous ſommes ?
Le plus petit veut être le plus grand.
C'eſt le défaut de tous les hommes.
» Monſieur du Gland, vous paroiſſez bien fier, «
Lui dit le Grain de bled, non ſans quelque colere ;
» Ne pouvez-vous, ſans vous humilier,
» Vous unir avec moi d'une amitié ſincère ?
» Convenez-en, pour le moins je vous vaux.
» Moi des humains je ſuis la nourriture ;
» Et vous, Monſieur du Gland, vous ſervez de pâture,
» Il faut le dire, aux plus vils animaux.
» Plus de reſpect, moins d'inſolence, »
Répond le Gland plein de courroux ;
» De perſonnages tels que nous
» Comptes-tu pour rien la naiſſance ?
» Nos peres, les premiers de tous,
» Quand l'homme erroit à l'aventure,
» Lui fournirent ſa nourriture :
» C'eſt dans ces ſiécles reculés
» Que nos ſervices ſignalés
» Ont ennobli notre roture. »
Que répondit le Bled ? Je n'en ſais rien.
Mais, ſans lui, le Lecteur ſait bien
Que le Gland avoit tort. Qu'importe la naiſſance ?
Ce qu'il fut, il n'eſt point.
Le Bled fournit à notre ſubſiſtance,
Il vaut donc mieux. C'eſt là mon dernier point.

FABLE III.

La Lame d'épée & le Soc de la charrue.

LE ſort eſt bizarre & badin.
Le Soc de la charrue étoit, un jour, voiſin
D'une Lame d'épée. Un pareil voiſinage
Peut étonner, mais le fait eſt certain,
Je n'en dirai pas davantage.
Entre voiſins, un peu de bavardage
Sert, comme on ſait, à ſe déſennuyer.
Le Soc oſa la Lame tutoyer.
» En moi, dit-il, tu vois un frere;
» Ce mot ne peut exciter ta colere:
» Notre exiſtence eſt du même métal.
» D'où vient qu'étant en tout point ton égal,
» Je n'ai pas, comme toi, les honneurs en partage?
» Je ſuis, tu le ſais bien, d'un plus utile uſage.
» Je force, moi, la terre à nourrir les humains.
» Tu les détruits, & tu n'es dans leurs mains
» Qu'un inſtrument de guerre & de carnage. »
» Je fais le bien, & ſuis preſqu'ignoré;
» Et toi, par tous tu te vois honoré:
» L'or & l'argent te décorent ſans ceſſe.

» Je te pardonne aisément ta richesse ;
» Mais je me plains de ce que le mépris
» Est de mes soins l'unique prix.
L'autre se tût : il n'avoit rien à dire.

Lecteur, ce que je viens d'écrire,
Est un discours aussi vrai que sensé.
Le Laboureur n'est point recompensé.
L'esprit s'éclaire, & la philosophie
Répand sur nous une nouvelle vie.
Profitons-en, & que l'humanité
Sache honorer celui qui la fait vivre.
Pareil sujet rempliroit un gros livre.
J'ai fait la fable, à d'autres le traité.

FABLE IV.

Le Scorpion.

LE Scorpion est un vil animal.
Par lui, craignez de vous laisser atteindre.
De son venin la blessure est à craindre ;
Mais il porte avec lui le remede du mal.
Il est une bête farouche,
Dont le venin découle de la bouche.

A ces traits, connoissez le calomniateur :

Quand il voudroit réparer votre injure,
Il ne le peut, & sa morsure
Toujours vous laisse en proie à la douleur.

FABLE V.

Les Pigeons sauvages & les Pigeons domestiques.

On sait que des Pigeons la horde vagabonde,
Suivant le tems, parcourt le monde.
Fait-il froid ? nos oiseaux
S'envolent vers les pays chauds.
Puis, ils retournent, c'est la mode
De tout Pigeon que le froid incommode.
Or, je dirai que pareils vagabonds,
Après maints sauts, courses & bonds,
De prendre gîte eurent la fantaisie.
Ils firent halte en une hôtellerie,
Vaste & commode également.
Là, se trouvoit eau pure, bon froment;
Salon riant, joyeuse compagnie.
C'étoit, si l'on veut le savoir,
Un pigeonnier & des plus beaux à voir.
Il y vivoit Pigeons en esclavage
Fort dégoûtés de tout pélérinage.
La chère fut exquise & le repas joyeux;
Puis on parla, ne pouvant faire mieux.

Ce fut d'abord propos ſans conſéquence ;
Vinrent après affaires d'importance.
Le diſcours fut ſur le ſort des états.
Ici, dit un pigeon eſclave,
Nous ne craignons diſette ni frimats,
Notre bonheur n'a point d'entrave.
Tout nous ſourit : bon gîte, bon repas.
Pour être heureux, en faut-il davantage ?
Mais vous vivez en eſclavage,
Répond un autre, & j'aime mieux
Franchir les mers, planer au haut des cieux ;
Que d'être eſclave. Alors s'engage
Grande querelle. Alors chaque Pigeon
Parle fort haut, prétend avoir raiſon.
Dans un parti ſe rencontre un Calone ;
Et dans un autre il eſt un Mira beau.
Ce que l'on dit eſt bien dit & bien beau ;
Mais la harangue à la fin s'abandonne.
Qu'arrive-t-il ? de nos Pigeons
Une moitié renonce à tout voyage.
L'autre au contraire à l'eſclavage
Préfére le deſtin des oiſeaux vagabonds.
Donc chaque horde eut le même aſſemblage ;
Et le troc qui ſe fit, fut à-peu-près égal.
Je n'en puis dire encor ni bien, ni mal.
Les voyageurs quittent la compagnie,
Prenent leur vol, fendent les airs ;
Pleins de courage & d'énergie,

Ils ſont prêts à franchir les mers.
La route fut & longue & périlleuſe.
C'étoit mener une vie orageuſe.
Des élémens affronter la fureur,
Se dérober au fuſil du chaſſeur,
Endurer vent, froid, grêle & pluie ;
En raccourci, voilà les maux qu'eſſuye
La horde de nos voyageurs.
Dans ces périls, plus d'une fois leur vie
Fut menacée & trop ſouvent ravie.
Pluſieurs d'entr'eux déploroient leurs malheurs
Et regrettoient le charmant hermitage
Où le bonheur étoit le prix de l'eſclavage.
Ils arrivent enfin. Puis, il faut repartir.
Mêmes dangers il leur fallut courir.
A ſon retour, chacun eut grande envie
De repaître ſes yeux
De ce ſéjour délicieux,
Où l'on eût deſiré vivre & finir ſa vie.
On y touche, & bientôt nos Pigeons
Vont fétoyer leurs anciens compagnons.
Mais où ſont-ils? Qu'a-t-on fait de leur race?
N'en reſte-t-il aucune trace ?
Non, leur dit-on, ſelon qu'ils étoient gras,
Le maître, chaque jour, en faiſoit ſes repas.
Chacun s'écrie, ah ! fuyons vîte.....
Tous, cette fois, prirent la fuite.

Humains, c'eſt pour vous que j'écris.
Que de la liberté tous les cœurs ſoient épris.
Ne craignez point que ſa voix vous égare:
De quelques fleurs que l'on veuille couvrir
Le deſpotiſme inſolent & barbare,
Sachez le vaincre & tout ſouffrir.
D'une feinte douceur il vous montre les charmes;
Mais il forge en ſecret les plus mortelles armes.
Sa main perfide apprête le poiſon:
Retenez bien cette utile leçon.

FABLE VI.

Le Méchanicien & la Piece de Méchanique.

UNE machine étoit depuis long-tems
Fort en défaut. Poids & rouages
S'entrechoquoient dans tous leurs mouvemens:
Elle ſouffrit pluſieurs *raccommodages*;
Mais vainement. Un Méchanicien,
Homme habile en ſon art, de plus homme de bien;
Fut appellé. L'Artiſte l'examine,
Et ſur le champ il briſe la machine.
Que faites-vous? Ah! Monſieur, lui dit on!
Ce que je fais ?.... je briſe & j'ai raiſon.
Notre homme alors, ſans perdre une minute;
S'enferme, imagine, exécute.

Il fait, refait, tout va bien pour le coup.
Machine à neuf est faite & plait beaucoup.
Les poids sont bons, parfait est le rouage.
Le maître fut enchanté de l'ouvrage.

Si grand empire étoit dans l'univers
Allant fort mal, où tout fût de travers;
On peut m'en croire, il faudroit le refaire,
Tout mettre à neuf il seroit nécessaire.
Si bonnes gens ont fait ce que j'écris,
Qu'ils soient loués! bien fort je les chéris.

FABLE VII.

La Mer & les Fleuves.

LEs fleuves de la mer sont les grands tributaires.
Ils oserent un jour délibérer entr'eux,
S'ils devoient refuser les tributs ordinaires
A l'élément impétueux
Dont ils blâmoient l'ingratitude.
Il doit nos dons à la folle habitude
De mêler notre onde à ses flots,
Disoient ces superbes vassaux.
Que fait pour nous la mer & que peut-elle faire?
Nous existons sans elle, elle existe par nous;
Pour la punir réunissons nous tous,

Qu'elle n'obtienne plus un tribut volontaire.
On alloit tout conclure, un fleuve très-prudent
Leur dit, — arrêtez-vous ; ce sujet important
Mérite un ample commentaire.
Dans quel fonds puisez-vous l'aliment de vos flots ?
Quelle est la source de vos eaux ? —
» Dans le fonds des rochers ils sont en abondance. »
» Nous trouvons dans la terre un reservoir immense.
— Fort bien. Mais qui remplit ce vaste reservoir ? —
» La pluie..... — Encore mieux. Mais qui vous fait pleuvoir ?
» Les nuages. — D'accord. Mais ces mêmes nuages,
Qui fondent sur la terre en abondans orages ;
Où puisent-ils ? N'est-ce pas de la mer,
Que vous osez si fort blâmer,
Que le soleil goutte à goutte soulève
L'eau que pour vous seuls il enleve.
Convenez-en, la mer vous rend fidélement
Ce que vous reportez dans son vaste élément. —
Alors, chacun se regarde en silence,
La mer n'éprouva plus de désobéissance.

Ce que j'écris n'est point hors de propos ;
Citoyens, connoissez la Patrie à ces mots ;
Les talens, les vertus, la fortune, la vie ;

Sont vos biens. Elſe veut qu'on les luî ſacrifie ;
Mais, elle vous rend tout : dans ſon ſein maternel,
Vous reprenez les dons offerts ſur ſon Autel.
Oh! Patrie, à ce mot je ſens couler mes larmes.
Que ton empire eſt doux ! qu'il eſt rempli de charmes !
Qu'on ne me vante plus les Grecs ni les Romains....
Nous pouvons aſpirer à de plus hauts deſtins.
Sur les tombeaux épars de l'affreux fanatiſme,
On a briſé le joug du ſombre deſpotiſme ;
La tyrannie expire & nous avons des loix.
La France eſt libre enfin ſous le meilleur des Rois.
Mais de la liberté recevant l'influence,
Donnons à la patrie une noble aſſiſtance.
En l'aimant, ſurpaſſons le généreux Anglais.
Qu'il ſoit l'admirateur & l'ami du Français,
Et que la liberté dont le nom eſt ſi tendre
Uniſſe des rivaux dignes de la défendre.

FABLE VIII.

FABLE VIII.

Les deux Serins.

LOng-temps captif, un Serin dans sa cage,
D'un trébuchet étoit l'Appeau trompeur ;
Il chansonnoit, & son chant séducteur
Avoit souvent réduit à l'esclavage
Plus d'un Serin. Soit adresse ou bonheur,
Il s'échappa. Libre & rempli de joie,
Il promit bien de n'être plus la proie
Du trébuchet. Lors, faisant son chemin,
Dans une cage il entend un Serin
Le chansonner. Viens, approche, volage,
Lui disoit-il, au-dessus de ma cage,
Je puis t'offrir un excellent repas.
L'autre répond, tu ne m'y prendras pas.
Je vois déjà le trébuchet perfide,
Et je connois son adresse oisicide.

On sait qui je veux désigner.........
Quand on a pris la Liberté pour guide,
On ne veut plus se laisser enchaîner.

ÉPITRE

A LA POSTÉRITÉ.

TOi, qui toujours honorant le grand homme,
Sur les débris de la Grèce & de Rome,
Retiens encor les noms ſi précieux,
De leurs héros, de leurs chantres fameux,
Poſtérité, permets moi de t'écrire.
Je ne veux point te forcer à me lire.
Dois-je eſpérer meilleur ſort pour mes vers,
Que ne l'ont eu tant de peuples divers ?
Être oublié de la nature entière,
Quand on n'eſt plus qu'une vaine pouſſiere,
C'eſt un malheur dont on peut, ſans effort,
Se conſoler. J'en demeure d'accord.
Mais, je puis bien, exempt d'inquiétude
Sur l'avenir, charmer ma ſolitude ;
Et par des vers ou foibles ou mauvais,
Interroger ceux qu'on ne vit jamais.

Eſt-ce ma faute à moi, ſi mon audace
N'a pu franchir le ſommet du Parnaſſe ;
Et ſi voulant m'élever juſqu'aux cieux,
Je me débats dans des ſentiers bourbeux ?
Qu'eſt-ce, après tout, qu'un peu de cette gloire,
Que l'on recueille au temple de mémoire ?
Les vains lauriers des chantres, des héros,
Remplacent-ils les douceurs du repos ?
Je veux dormir, promener, ne rien faire,
Ou ſi je fais, ſuivre mon caractère,
Bannir la gêne & préférer en tout,
Ma fantaiſie aux règles du bon goût.
De *Deſpréaux*, ce n'étoit la méthode ;
Je le ſais bien : mais chacun ſuit ſa mode.
Il marteloit nuit & jour ſon cerveau.
Monſieur l'Auteur deſcendit au tombeau.
Pour prix d'un vers, d'une bonne tournure,
En a-t-il moins eſſuyé la torture,
Banni Morphée & maudi mille fois
Du Dieu *Phébus* les tyranniques loix ?
Je ſuis plus ſage, & ſans que je m'eſcrime,
J'aime à trouver la meſure & la rime.
Le ton aiſé, les tours fins, délicats,
N'y ſont-ils point ? je ne m'en fâche pas.
Quitte après tout, pour que l'on puiſſe dire,
Il eût bien fait de ne jamais écrire.
Pas tout-à-fait : je le penſe autrement,
Mon cœur me dit aſſez naïvement,

Ris du courroux d'Apollon & des Muſes,
Et fais des vers pourvu que tu t'amuſes.
J'en fais auſſi. Dira-t-on que j'ai tort?
S'ils ſont mauvais, je les fais ſans effort.
Poſtérité, ſois plus douce & moins fiere,
Pour nous unir emprunte ma maniere.
De toi je parle & tu n'exiſtes pas.
Mais, à ton tour, parle après mon trépas,
D'un pauvre Auteur dont la correſpondance
Vaut tout au moins quelque reconnoiſſance.
Tu n'es pas même, en ce jour, avorton.
Comme homme fait je te traite, & mon ton
Annonce aſſez à quel point je t'eſtime.
Je vais pour toi juſqu'à chercher la rime.
C'eſt bien aſſez : je ne puis faire mieux.
L'ingratitude eſt un vice odieux.
Petit, obſcur, je te demande en grace,
Ce qu'autrefois te commandoit Horace.
Lis & relis ce qu'en vers ſi pompeux,
Il débitoit pour ſes derniers neveux;
» J'ai, diſoit-il, gravé ſur l'airain immuable
» De mes ſublimes chants la trace ineffaçable.
» Leur empreinte eſt ſacrée. Immortels comme
» moi,
» Du temps qui détruit tout ils braveront la loi.
» Muſe, dans tes regards que la fierté ſoit peinte,
» De lauriers toujours verds que ma tête
» ſoit ceinte.
» Couronné par tes mains, je vois les ſiécles fuir,

» Ma gloire commander, le néant obéir. »
Je ſuis plus humble & ſans doute, dois l'être.
Si je ſupplie, il te parloit en maître.
Mais, n'eſt-ce rien qu'un peu d'humilité ?
Qui veut aller à l'immortalité,
Me diras-tu, doit joindre à ſon attente,
Un paſſeport de la race vivante.
Je le ſens bien, voilà mon embarras.
Même en ce ſiécle, on ne me lira pas.
Qu'eſt-ce, après tout, dans le temps où nous
ſommes,
Que de rimer pour amuſer les hommes.
Ont-ils beſoin des veilles d'un Auteur,
Qui ſur des riens fait le grand raiſonneur ?
Il faut du ſens, de la philoſophie,
De traits hardis frapper la tyrannie,
Elever l'ame, allumer dans les cœurs
Un ſaint courroux contre les oppreſſeurs.
A ce conſeil, je m'éleve & m'enflâme.
D'un feu ſacré je ſens bruler mon ame.
Mais des tranſports ne ſont pas des vertus.
Il faut des faits, non des ſons ſuperflus.
Quand Mirabeau tonne dans la tribune,
D'un rimailleur la voix eſt importune.
Mais qu'ai-je dit ! le héros eſt nommé.
Oh ! pour le coup, je ſerai renommé.
Des Marſeillais défenſeur intrépide
Il les couvrit de ſa puiſſante égide.

Peuple chéri, vole à la Liberté,
Un Sénat veille à ta prospérité.
Il a brisé les chaînes redoutables,
Que te forgeoient des tyrans implacables.
Tu ne crains plus que ces murs odieux,
Dernier effort d'un despotisme affreux,
Soient relevés. L'auguste Aréopage
Couronnera tes vœux & ton courage.
Mais, quand la paix règne au sein de tes murs,
Saches goûter des jours sereins & purs.
N'écoute pas le cri de l'imposture
Qui veut envain égarer ta droiture.
Tes Magistrats appellés à ta voix,
Par leurs vertus sont dignes de ton choix.
Ton Général armé pour ta défense,
A des talens réunit la vaillance.
Quand tu cherchois l'auguste Liberté,
Son étendard par LIEUTAUD agité,
Porta l'effroi dans le sein des esclaves
Qui t'opprimoient & qu'aujourd'hui tu braves.
LIEUTAUD jamais ne trompa ton espoir.
Dans ses vertus est écrit son devoir.
Présent à tout, toujours infatigable,
Son cœur est droit, son bras est redoutable.
Son front serein, siège de la candeur,
Du vrai Héros fait briller la valeur.
Le temps n'est plus où de stériles titres
Des dignités étoient les seuls arbitres;

Où des tyrans qu'il falloit abhorrer
Trouvoient des voix osant les célébrer.
Pour nous venger des erreurs du vieux âge,
La vertu seule obtiendra notre hommage.
Puisse long-temps ce mortel généreux,
Sans parchemins & sans titres poudreux,
Nous commander ! Puissent les cieux propices
Lui conserver l'objet de ses délices,
L'objet charmant dont son cœur est épris !
L'amour à Mars ne doit-il pas ce prix ?
Un regard tendre, un geste, un doux sourire......
Arrêtons-nous, je ne puis y suffire.
Je n'ai point l'art de savoir voltiger
Des fruits aux fleurs & du grave au léger.
Postérité, si tu n'es satisfaite,
J'en suis fâché, je sonne la retraite.

FIN.